

Frédéric OZANAM. *Philosophie de la mort et autres textes*. Édition présentée et établie par Guillaume CUCHET. Postface de M^{gr} Renauld de Dinechin. Paris, Parole et silence, 2014. (11 × 14), 143 p. — Dès l'introduction, Guillaume Cuchet fait part au lecteur de sa joie d'avoir trouvé cet inédit, jamais étudié jusqu'ici. Il s'agit d'une conférence prononcée devant des étudiants parisiens en 1834, où Frédéric Ozanam donne un témoignage sur son retour à la foi au prix d'une méditation sur la mort. Le futur professeur de Sorbonne explique comment, après l'enseignement chrétien de son enfance, contemplant la société dans laquelle il allait se faire une place, il l'a vue dominée, dit-il, par trois idoles : le plaisir, la richesse et la gloire. Devant la science ayant l'ambition de tout expliquer, réfléchissant à la perspective de la mort, il ne trouve, au terme, que le désespoir. C'est la foi, portée par le peuple des croyants, orientée vers la croix, qui, à ses yeux, peut tout expliquer et prescrire pour l'homme un devoir, celui du sacrifice. À ce beau texte, certainement important pour son auteur, G. Cuchet joint deux lettres d'Ozanam, l'une de 1842, où il dit comment il ressent constamment la présence de sa défunte mère à ses côtés, et l'autre, dix ans plus tard, écrite un an avant sa mort, où il montre le peuple croyant comme une « preuve intérieure » du christianisme. Deux autres textes les accompagnent, écrits peu avant sa mort, son testament spirituel et la « prière de Pise ». G. Cuchet propose encore deux éléments de comparaison, le récit de la « nuit critique » du philosophe Théodore Jouffroy et celui de la « nuit lumineuse » d'Alphonse Gratry, où ce dernier retrouve aussi la foi à partir d'une méditation sur la mort. Pour contextualiser ces écrits, G. Cuchet nous donne une étude sur « Ozanam et la mort », qui souligne — ce qui est utile au lecteur d'aujourd'hui — la distance culturelle qui nous sépare des contemporains d'Ozanam quant à l'approche de la mort, du fait, alors, de l'omniprésence de celle-ci dans toutes les générations. C'est avec justesse, je crois, qu'il conclut que, bien qu'Ozanam partage une certaine mentalité romantique en face de la mort, qui le conduit à exprimer plus librement la douleur ressentie au décès de ses proches, il demeure assez traditionnel dans sa piété, notamment en face de la perspective du purgatoire.

Suggérons deux compléments possibles. Il aurait pu paraître pertinent de relier le texte d'Ozanam aux épidémies de choléra qui ont ravagé Paris au début des années 1830 et qui ont suscité la diffusion de la « médaille miraculeuse », et peut-être de faire un lien avec Lamennais. Quand, après avoir pris conscience de la pluralité des religions et avoir contemplé la croix, Ozanam valorise le discours de foi du « genre humain » et qu'il conclut : « Il faut soit que je m'exile de la famille universelle, soit que je croie » (p. 36), ne retrouvons-nous pas l'apologétique mennaisienne, qui place le critère de certitude dans le discours de l'humanité, repris et porté désormais par l'Église ?

Daniel MOULINET.